



TAMARA ERDE

Conflit isra l'éducatio

Comment l'enseignement est-il organisé en Israël et en Palestine ?

Tamara ERDE : En Israël, la plupart des écoles sont organisées par le gouvernement. Il s'agit essentiellement d'établissements laïques, mais on trouve aussi des écoles religieuses et des écoles arabes, qui ont un programme particulier, mais dicté par le gouvernement. Il existe aussi, par ailleurs, des écoles juives ultra-orthodoxes, qui ne sont pas liées au gouvernement, ni soumises à ses programmes. Du côté palestinien, toutes les écoles sont gérées par le gouvernement palestinien, soit directement, soit par l'entremise de l'UNRWA¹ lorsqu'il s'agit d'écoles organisées dans les camps de réfugiés. Les manuels scolaires et les programmes y sont les mêmes.

Existe-t-il des écoles palestiniennes en Israël ?

TE : Oui, à Jérusalem-Est. Mais la situation est très complexe et change tout le temps. Au moment où j'ai tourné le film, il y a un an, des écoles palestiniennes existaient à cet endroit, utilisaient des programmes émanant du gouvernement palestinien, mais étaient soumises à la municipalité israélienne de Jérusalem, et les élèves devaient passer le bac israélien. Cela, ajouté à des problèmes de financement, crée pas mal de difficultés.

Quand avez-vous commencé à vous poser des questions sur la manière dont les jeunes sont éduqués dans les différentes communautés ?

TE : J'ai grandi à Tel-Aviv, dans une école israélienne laïque. Il n'y avait pas de Palestiniens dans mon école. Dans certains établissements situés dans des villes comme Haïfa, on peut trouver des étudiants arabes dans les écoles juives, mais la plupart du temps, arabes et juifs sont scolarisés, en Israël, dans des écoles séparées, où ils suivent les cours dans leur propre langue. Pendant mon service militaire, au début de l'intifada, j'ai commencé à m'interroger sur la manière dont on

« *This is my land* » est un documentaire particulièrement prenant que l'on doit à **Tamara ERDE**, réalisatrice israélienne née à Tel-Aviv et vivant en France. Pendant une année scolaire, elle a promené sa caméra dans plusieurs écoles israéliennes et palestiniennes, avec un objectif : montrer comment les programmes scolaires abordent l'Histoire de chacun. Cette plongée dans le quotidien des classes, qui donne la parole à de nombreux intervenants, offre un regard unique sur le conflit israélo-palestinien et sur le rôle joué par l'éducation en la matière.

© Bruno FERT/Picturetank

Israélo-palestinien : On construit-elle des murs ?

parlait du conflit israélo-palestinien dans les médias. Je me suis intéressée à l'histoire du conflit, j'ai lu des livres sur ce sujet et je suis aussi allée en parler avec des Palestiniens. J'avais envie d'aller au-delà de ce qu'on m'avait appris à l'école et de connaître la version de la partie adverse. Ça m'a donné envie d'en savoir plus sur le système éducatif, de voir comment et pourquoi on nous enseigne les choses de cette façon. Je me suis demandé comment il se faisait que je ne me sois pas posé ces questions-là plus tôt...

C'est ça qui vous a donné envie de réaliser « This is my land », un documentaire qui explore la manière dont sont éduqués les

jeunes en Israël et en Palestine ?

TE : J'ai réalisé d'autres films avant celui-ci (court-métrage de fiction, documentaires). J'habite en France depuis plusieurs années, mais j'ai eu envie de retourner en Israël et d'aller en Palestine examiner de plus près chaque système d'enseignement et montrer comment se vit le conflit selon l'endroit où on se trouve, et comment cela influence l'éducation et les différences d'approche.

On peut voir des interviews de professeurs, mais aussi et surtout des séquences filmées en classe, où on suit des cours, où on voit comment les professeurs abordent le sujet et comment les élèves réagissent.

Avez-vous rencontré des difficultés lors du tournage ?

TE : Du côté israélien, le Ministère de l'Éducation ne m'a pas autorisée à filmer tous les enseignants que je souhaitais. Sinon, les autres problèmes étaient davantage d'ordre pratique.

Comment avez-vous construit le film, choisi les personnes à qui vous souhaitiez donner la parole ?

TE : Avant de commencer le tournage proprement dit, j'ai rencontré beaucoup d'enseignants, de chaque côté. J'ai essayé de trouver des personnes qui, à la fois, soient représentatives d'une communauté et qui aient une réflexion, qui ne soient pas nécessairement d'accord avec la manière dont le Ministère de l'Éducation veut que les choses soient faites. Je suis aussi allée dans leur classe pour voir si les élèves participaient, étaient réactifs, n'étaient pas intimidés par la caméra.

On voit dans le documentaire des écoles très différentes : une école juive orthodoxe où il n'y a que des garçons, une école « mixte » qui accueille des profs et des élèves palestiniens et israéliens, une autre dans un camp de réfugiés palestiniens, etc.

Le tournage vous a-t-il confirmé ce que vous pensiez déjà de la situation, ou avez-vous été étonnée de certaines choses ?

TE : J'ai essayé de filmer avec un œil neuf, sans a priori, même si c'est difficile puisque je connais bien la situation. Certaines choses m'ont surprise. Je pensais par exemple qu'aujourd'hui, on pouvait discuter de tout cela de manière très ouverte, librement, en comparaison avec mon époque ; on est beaucoup plus informés par toutes sortes de médias, il y a internet, etc. Mais j'ai découvert que même si, effectivement, davantage de sujets étaient abordés, ils le sont de manière très fermée, politiquement cadrée. Les gens ne sont pas plus curieux aujourd'hui. Ils n'utilisent pas les nouveaux moyens de communication pour apprendre ce qu'on ne leur enseigne pas...



Quel message avez-vous envie de faire passer, avec ce film ?

TE : Pour moi, l'important, c'est de dire que l'éducation est la seule chose qui puisse nous sauver, faire évoluer la situation, permettre que ce conflit s'arrête un jour. Ça fait des années que les gens vivent avec des idées très arrêtées, avec des peurs, avec toute la mémoire des traumatismes passés. Ils ne peuvent plus changer, ou en tout cas très difficilement, alors que les nouvelles générations, elles, en ont la possibilité. Mais, même s'il y a ce potentiel énorme dans l'éducation, la manière dont elle est faite aujourd'hui ne va pas du tout dans le bon sens... Je pense même qu'elle perpétue et accentue le conflit !

Dans le documentaire, un jeune Israélien dit : « La paix, j'ai oublié ce que c'est... Qu'un garçon de 17 ans censé être innocent, naïf, rêveur ne sache pas expliquer ce qu'est la paix, c'est le problème de notre pays. »

TE : Quand j'étais jeune et que je vivais en Israël, on entendait tout le temps le mot « paix ». Au moment des élections, par exemple, tout le monde parlait de la paix, c'était ça le rêve. Aujourd'hui, ce n'est plus la même chose. On ne parle plus de trouver des solutions pour vivre en sécurité l'un à côté de l'autre. L'option de la paix est complètement inexistante. C'est une des choses les plus tristes qu'on puisse voir dans l'éducation, mais aussi dans la politique, les médias, etc. On a vraiment fait un pas en arrière.

La religion tient une place très importante en Israël et en Palestine. N'est-elle pas, en l'occurrence, une difficulté supplémentaire ?

TE : Surement ! C'est important de tout enseigner, y compris l'histoire et les spécificités de chaque religion. Mais si, au lieu d'apprendre les valeurs et les éléments positifs de la religion ou de l'histoire des peuples, on ne les utilise que comme moyens de justifier la volonté de posséder tels territoires, ça devient très problématique. Les uns réclament la terre parce que Dieu la leur a donnée, et les autres au nom de leurs ancêtres qui ont toujours vécu là.

Ce qui frappe dans le film, c'est de voir à quel point les élèves sont politisés très tôt. En Palestine, ils commencent la journée par le salut au drapeau, entonnent des chants à la gloire des prisonniers détenus en Israël. Les enseignants rappellent sans cesse l'importance de montrer qu'on existe, de se battre

pour ses droits jusqu'au bout. Dans les territoires occupés, on peut voir une école religieuse juive où les enfants sont littéralement obsédés par l'idée de récupérer à tout prix les terres « saintes » occupées par les Palestiniens...

TE : Les enfants palestiniens savent très bien ce qui se passe autour d'eux. Le conflit est présent dans leur quotidien depuis leur plus jeune âge. Des membres de leur famille sont régulièrement arrêtés, certains sont prisonniers. C'est très difficile pour eux de mettre ça de côté... Comment leur donner d'autres perspectives d'avenir, alors qu'ils ne peuvent pas quitter leur territoire ? Et de l'autre côté, le choix, pour des Israéliens, d'aller habiter dans les colonies de peuplement juives, avec ce que cela implique au quotidien, est éminemment politique. Leurs parents ayant fait ce choix, les enfants sont donc très politisés, eux aussi, depuis qu'ils sont petits. Cela apparaît même dans la manière dont ils jouent entre eux.

Il y a tout de même des initiatives qui vont dans le bon sens. Dans une école, on voit des élèves et des professeurs israéliens et palestiniens travailler ensemble...

TE : Il s'agit d'une école non gouvernementale, entre Tel-Aviv et Jérusalem, créée par des gens qui avaient la volonté de faire changer les choses. Pour les cours d'histoire et d'actualité, un professeur israélien et un professeur palestinien interviennent ensemble.

Mais on constate aussi la difficulté de l'exercice. Très vite, quand il s'agit du conflit israélo-palestinien, chacun bloque sur ses positions...

TE : La société actuelle est très loin de la réconciliation, donc, même si l'école fait des efforts pour y parvenir, c'est très difficile. Les mentalités devront encore évoluer. Il existe malheureusement très peu d'écoles qui accueillent juifs et arabes ensemble. C'est dommage, car même si ces enfants ne poursuivent pas leur parcours ensemble, même si tout ne change pas tout de suite et qu'il reste des problèmes, des graines ont été plantées. Ces enfants-là seront sans doute un peu différents, plus à l'écoute de l'autre. La plupart des jeunes, Israéliens ou Palestiniens, vivent les uns à côté des autres sans se connaître, et sans avoir envie de se connaître. Et les manuels scolaires entretiennent ça. L'Autre n'y existe pas. On ne voit jamais de photos de l'Autre. Il est très abstrait. Ce ne sont pas des gens concrets qu'on rencontre, qu'on fréquente et qu'on connaît. Cela contribue à créer des barrières entre les gens.

Dans les écoles israéliennes, le parcours scolaire est jalonné de cérémonies, de commémorations qui rappellent le traumatisme de la Shoah...

TE : Ça prend effectivement une place énorme, ainsi que dans les manuels d'histoire. C'est très important de connaître cette histoire, mais que fait-on de ça ensuite ? Si le seul message retenu par les jeunes qui vont en voyage à Auschwitz à la fin de leurs études est que, pour empêcher que ça recommence, il faut défendre le pays jusqu'à la mort, et que ça justifie de tuer tout ce qui est considéré comme un ennemi, c'est raté, pour moi. Il serait plus positif de parler de la Shoah pour empêcher que ça se reproduise n'importe où dans le monde !

Dans le documentaire, vous ne prenez parti pour aucun des deux camps. Le film renvoie chacun à ses responsabilités. Comment pensez-vous qu'il sera reçu par les Israéliens et par les Palestiniens ?

TE : J'imagine que ce ne sera pas facile, étant donné qu'il met en lumière des problématiques qui sont au cœur du conflit et du message politique. Pour moi, c'est très important qu'il soit vu là-bas, parce que c'est là que les choses pourront changer. Mais j'aimerais aussi que le film fasse réfléchir les spectateurs de n'importe quel pays sur leur propre système d'éducation, sur la manière dont sont construits les programmes scolaires, dont sont écrits les manuels, et dont l'histoire est enseignée. Une des choses les plus importantes pour moi, c'est d'encourager les élèves à douter, à poser des questions, à être curieux et à chercher à connaître les différents points de vue et perspectives. C'est ça qui en fera de bons citoyens ! ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

1. United nations relief and works agency for Palestine Refugees in the Near East (Office de secours et de travaux des Nations-Unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient)

« *This is my land* » a notamment été projeté dernièrement au festival Mooov de Turnhout. L'équipe du film cherche actuellement d'autres festivals et distributeurs en Belgique qui pourraient être intéressés. Pour un DVD et/ou des informations sur de futures projections, vous pouvez envoyer un mail à l'adresse suivante :

thisismyland2015@gmail.com